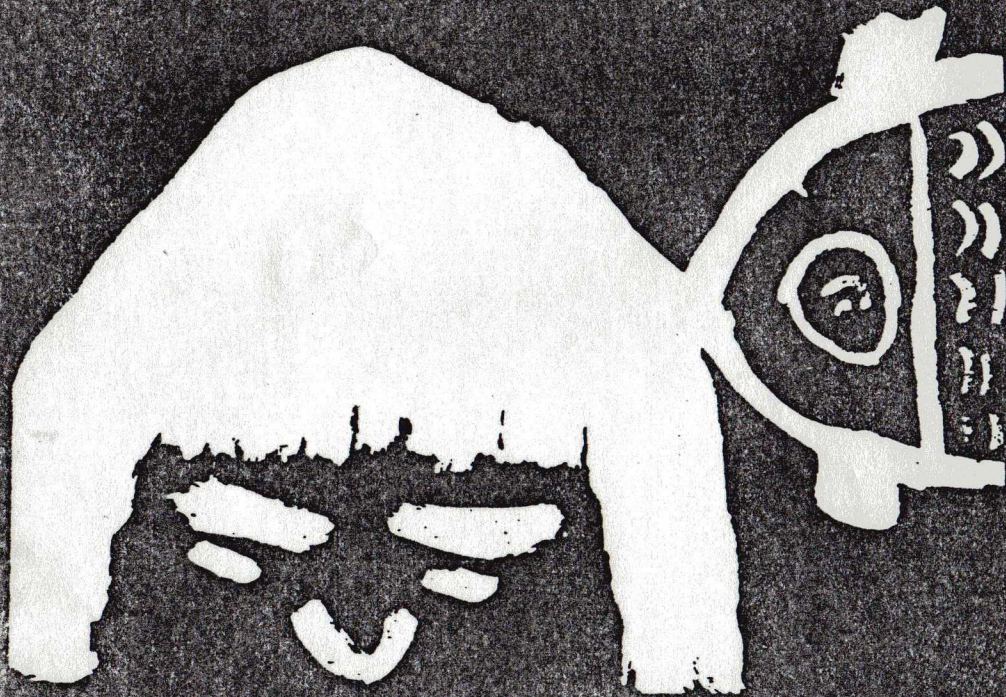


psychologie et éducation



REVUE DE RECHERCHES DU LABORATOIRE
ASSOCIE AU CNRS N° 259

PERSONNALISATION ET CHANGEMENTS SOCIAUX

CLINIQUE DE L'IDENTITE
OU IDENTITE DU CLINICIEN ?
(En guise d'introduction)

Pierre TAP

Le titre proposé pour ce numéro spécial sur la « clinique de l'identité » n'est pas sans poser problème. Suffit-il que quatre « cliniciens » s'interrogent sur la relation fraternelle, sur l'histoire de personnes marginalisées ou différentes, sur les relations imaginaires des personnes âgées et de leur habitation, ou sur la fonction et les dispositifs de la relation clinique elle-même, pour que l'on puisse s'autoriser à parler de « clinique de l'identité » ?

Les textes proposés à notre attention sont la reprise ou la suite logique de la contribution des auteurs au colloque sur l'identité (colloque international « Production et affirmation de l'identité », Toulouse, 1979, organisé à l'initiative de notre Laboratoire, cf. Tap. 1980). Or les débats engagés entre cliniciens à cette occasion obligent à se demander si la notion d'identité et ce qu'elle suppose dans le vécu, intéresse vraiment les cliniciens. En d'autres termes « Existe-t-il une clinique de l'identité ? » Et la réponse à une telle question n'est-elle pas, plus ou moins directement, en relation avec la conception que le clinicien peut avoir de son rôle et les objectifs qu'il assigne à la « clinique », comme lieu, relation, méthode ou dispositifs ? En d'autres termes une « clinique de l'identité » ne peut-elle exister, être validée, qu'en fonction de l'identité de la clinique (identité prescrite) et du clinicien (identité professionnelle, adhésions théoriques et pratiques tout autant qu'implication affective) ? Mais n'y a-t-il pas là un danger de sociocentrisme professionnel ? Ne peut-on appliquer ici la critique que Franco Basaglia formulait à l'égard de la « psychiatrie de propagande » « qui se nourrit de théories ambitieuses et construit des dispositifs techniques raffinés dont l'objet est davantage de proposer aux psychiatres une image satisfaisante et progressiste du développement de leur profession que de résoudre pour les malades les

contradictions réelles de la vie quotidienne» (CASTEL, 1980, p.21) ?

Mais réintroduire l'identité dans la clinique, ou dans l'analyse, n'est-ce pas retourner à la préhistoire ? (c'est-à-dire avant FREUD), revenir au «bon vieux soi» de la psychologie d'alors ? A cette question J.B. PONTALIS répond de deux façons : primo : il s'agit peut-être d'un retour, nostalgique, «du refoulant» .. «n'empêche que ça existe» ; secundo : «si des psychanalystes d'orientation aussi différente que Edith Jacobson ou René Spitz, Winnicott ou Guntrip ont fait intervenir le *self* dans leur conceptualisation, ils l'ont fait pour tenter de répondre à des problèmes que leur posait l'analyse de certains de leurs patients, et non pour démontrer l'insuffisance ou la carence de la métapsychologie freudienne» (1975, p. 273-274).

Mon point de vue sur cette question est simple (certains diront simpliste) : il y a «clinique de l'identité» chaque fois qu'une relation (duelle ou groupale) est vécue, ou évoquée, en liaison avec un conflit d'identité (l'identité étant ici définie comme système de représentations, conscience et connaissance, de soi ou d'autrui).

Dans son ouvrage «le Moi et les mécanismes de défense», Anna Freud rappelle opportunément aux praticiens et théoriciens que «le traitement analytique a de tous temps eu pour objet le moi et ses troubles, l'étude du ça et de ses modes d'action ne constituant qu'un moyen d'atteindre le but thérapeutique. Ce but reste invariablement le même : supprimer les troubles et rétablir l'intégrité du Moi» (1936, tr. fr. 1964, p. 9). Mais qu'en est-il de l'identité pour les psychanalystes ? Est-elle assimilable au Moi, système de coordination, conscient ou préconscient, mais capable, pour se défendre, de se leurrer lui-même ? Est-elle liée au *surmoi* (ce que je suis c'est ce que je dois être !), ou au *moi idéal* (toute puissance narcissique) ou à l'*idéal du moi* (je suis ce que je désire devenir) ? Ou bien doit-on introduire un nouveau concept : le soi (le Self) ? Les avis sont manifestement peu convergents ! A vrai dire la majorité des psychanalystes s'opposent à la conception d'un Moi maître en sa demeure ; ils sont donc peu enclins à introduire une problématique de l'identité, même sous la forme de conflits de la connaissance de soi, considérant le *self* comme la façade, plus ou moins confondue avec le personnage social, comme le masque, et donc comme un système inauthentique : d'où l'utilisation inflationniste du «faux-self», déformant ou masquant les désirs «authentiques» (sans que soit précisé le modèle à l'aune duquel est mesurée cette authenticité) . Ils tendent ainsi à privi-

légier l'*id*-entité, le *ça*, l'espace du non-dit et surtout du non-conscient, la relation d'inconnu, perçue soit comme signe d'ouverture et de promesse de changement, soit comme lieu d'ancrage et d'assujettissement.

Des divergences fondamentales entre différents courants de la psychanalyse sont en fait décelables sur l'importance accordée au Moi, à sa fonction plus ou moins autonome d'unification et d'intégration des données de l'expérience (Hartmann, Allport, Guntrip ...) ou au contraire sur le primat des processus de clivage et d'assujettissement (Lacan). Certains auteurs, tels Lagache, et Winnicott, ont cherché par contre à retrouver une dialectique entre des processus présentés par beaucoup comme antithétiques et/ou irréductibles. En ce qui concerne l'œuvre freudienne on peut d'abord dire que *Ich* pouvait, selon le contexte, y signifier «moi» ou «je» ou «le moi». Il est difficile de situer Freud par rapport aux trois «tendances» : moi intégré ? moi désintégré ? moi clivé en constante réintégration ? Si la notion de *Ichspaltung* (clivage du moi) est privilégiée dans ses derniers travaux, il y remarque toutefois que si «le moi est susceptible de se scinder, et il se scinde en effet, tout au moins temporairement ... les parties scindées peuvent ensuite s'assembler de nouveau. Dans tout cela rien qui ne soit déjà connu. Il s'agit simplement de souligner des faits patents» (1932, tr. fr. 1936, p.80). Accentuer, ou non, l'importance du clivage c'est soit privilégier les pulsions, les fantasmes ou les injonctions intériorisées, soit donner une place aux efforts renouvelés de réunification et de restauration du moi.

Il resterait à discuter des rapports supposés entre le *Moi*, et les mécanismes qui le concernent : abréactions, défenses, dégagements, et le *self* (identité, image de soi). Si, l'on prend la comparaison métaphorique du corps et de l'habitation, évoquée par Jacques Birouste, le *self* ne se réduit pas plus à la façade, que l'inconscient n'équivaut à l'arrière boutique ! Cette métaphore a cependant l'avantage de nous rappeler l'importance du corps dans la construction, et la conception, de l'identité, en liaison avec les indices de «barrière» et de «pénétration» évoqués par Fischer et Cleveland (1965), la problématique de l'interne et de l'externe, ou la différenciation du moi et du non-moi. Mais les conceptions topologiques et structurales risquent de nous faire oublier la complexité des processus de personnalisation si, en relation avec les lieux du corps, et de ses substituts imaginaires et théoriques, ne sont pas évoqués, compris et expliqués, en termes génétiques et socio-culturels, les processus et les produits, constamment réélaborés, de l'histoire de la personne

dans ses relations constructives et défensives avec les objets, les personnes et les institutions sociales. C'est en ce sens qu'il faut comprendre, par exemple, la tentative d'un psychanalyste comme P.C. Racamier (1963), cherchant à situer la problématique de l'image du corps «personnation» par rapport à celle de la «personation», définie «comme processus d'acquisition et de maintien de la fonction généralement non-consciente du Self par laquelle l'être humain est capable de s'éprouver comme une entité individuelle, différenciée, réelle et permanente». L'importance du corps comme base de l'identité est évoquée par Freud qui considère le Moi, en dernier ressort, comme un produit des sensations corporelles et comme «une projection mentale de la surface du corps» (1923, tr. fr. 1951, p. 179), comme une projection de l'organisme dans le psychisme. A vrai dire une telle conception me paraît difficilement tenable qui réduit la complexité de l'image personnelle à l'identité corporelle, ou même aux données purement sensitives de la construction de celle-ci. C'est le rôle d'une clinique de l'identité de montrer combien l'autre, et surtout la relation avec l'autre, sont importants pour comprendre les modalités d'instauration ou de restauration de l'identité, les conflits auxquels le Soi est confronté, les défenses qu'il met en place, en un mot son histoire, son itinéraire.

Les contributions réunies dans ce numéro, par leur richesse et leur diversité, en sont un exemple éclairant.

BIBLIOGRAPHIE

1. CASTEL R. (1980) préface *psichiatria Democratica : l'expérience italienne* de J.L. Metge, Paris, Scarabée, 288p.
2. FISCHER S. et CLEVELAND S. Personality, body perception and body image. in *The Body percept*, New York, Random House.
3. FREUD A. (1936) *Le Moi et les mécanismes de défense*, tr. fr. 1964

Paris, PUF, 166p.

4. FREUD S. (1923) *Le Moi et le ça* in tr. fr. *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1951, pp. 163-218.
5. FREUD S. (1932) *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, tr. fr. Paris, PUF, en particulier «les diverses instances de la personnalité psychique», pp. 78-107.
6. PONTALIS J.B. (1975) Naissance et reconnaissance du «self» in *Psychologie de la connaissance de soi*, Angelergues et al., Paris, PUF pp. 271-305.
7. RACAMIER P.C. (1963) *Le Moi, le soi, la personne et la psychose. Essai sur la personation. Evol. Psychiatrique*, 1963, 4, 525-553.
8. TAP P. (1980) (sous la direction de) *Actes du colloque identité - Identités collectives et changements sociaux*, Toulouse, Privat, 456 p.
- *Identité individuelle et Personnalisation*, Toulouse, Privat, 412 p.